

## **ACCUEIL DU PRÉSIDENT CHARLES DE GAULLE À L'HÔPITAL COCHIN**

Comme beaucoup de représentants de la gence masculine, le président De Gaulle eut quelques ennuis avec la prostate. Il fit son voyage au Mexique en 1964 avec une sonde vésicale à demeure - ce qui est, pour le moins inconfortable, si ce n'est très douloureux.

Son urologue, le Pr. Aboulker se décida, à son retour d'Amérique latine, à l'opérer. Voici l'histoire de son arrivée au CHU : un jour, en avril 1964, le directeur général de l'Assistance Publique téléphona au directeur de l'hôpital Cochin pour l'avertir que le président serait hospitalisé dans les 48 heures dans le service d'urologie du professeur Aboulker qui voisinait avec celui du professeur Merle d'Aubigné, l'orthopédiste ; celui-ci maintenait toujours, parmi ses lits, une chambre prête à recevoir le président en urgence ; elle comprenait un lit de plus de 2 m 20 pour recevoir un malade de la taille du «Commandeur».

Le directeur de l'hôpital, d'abord mécontent d'être prévenu aussi tardivement, et conscient des problèmes qui pourraient se poser à l'occasion de l'hospitalisation du grand homme, prit contact avec le gardien de nuit, un antigauilliste notoire et anarchiste bien connu de tout le personnel hospitalier ; il avait comme surnom «Nanar»: «M. le gardien, demain soir vers 21h00 se présenteront 2 DS noires que vous laisserez passer et derrière lesquelles vous redescendrez la barrière » Par discrétion et par mesure de sécurité, il n'avait pas précisé l'identité du malade. Le lendemain, à l'heure dite et à l'entrée de l'hôpital se trouvaient pour accueillir le grand homme, le directeur, le professeur d'orthopédie et le fameux Nanar qui leva la barrière pour laisser passer le convoi officiel ; alors, les personnes présentes à cet instant furent témoins d'un spectacle inouï, impensable, invraisemblable : Nanar, l'anarchiste invétéré, accueillit le président, au garde

à vous, et, la main gauche, à la couture du pantalon, il salua militairement le général de la main droite. Le directeur de l'hôpital, interloqué, n'avait pas imaginé un instant un tel spectacle et demanda le lendemain au gardien :

- «Dites, Nanar, hier, lorsque vous avez reçu le général, comment se fait-il que vous l'ayez salué militairement ? »

- «Monsieur le directeur, ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est le général qui m'a salué, je n'ai fait que lui répondre ».  
Devant cette explication nette et précise, l'entrevue prit fin. Et le directeur apprit, à cette occasion, qu'il y avait un salut-demande et un salut-réponse... Cette histoire, je la tiens du directeur-adjoint à qui j'avais fait un lavement baryté... Examen qui est toujours une bonne entrée en matière....!!! pour converser à bâton rompu et éviter de parler du résultat de l'examen...

En mai 68, j'eus le privilège d'être mis à la porte de l'amphithéâtre de l'École pratique de médecine, située en face de l'ancienne faculté, dans lequel je donnai un cours aux étudiants de 4ème année, par les manifestants qui criaient haro sur les «mandarins». j'eus à peine le temps de mettre à l'abri les projecteurs Kodak que je venais d'acquérir pour ces enseignements dirigés.

Ayant le passe pour ouvrir les portes de l'École pratique, je revins un mois plus tard avec l'ambulance de l'hôpital, car certains médecins prétendaient que des étudiants blessés et mal traités se cachaient dans les locaux de ce bâtiment.

J'ai donc contrôlé toutes les pièces avec Pierrot, notre ambulancier, et constaté qu'aucun blessé grave n'y séjournait ; les salles étaient occupées, soit par des réunions parfois houleuses, soit par des étudiants en pique-nique; je revins donc bredouille... Je repris les cours en septembre avant le découpage de la faculté en multiples CHUs qui, chacune avait repris ou non l'enseignement que nous avions mis en place [phrase pas claire]. La réforme supprimait également l'externat, à mon grand regret.

Nommé en 1969, responsable avec Guy Pallardy de l'enseignement de radiologie de la faculté marocaine de Rabat,

je m'acquittai chaque année d'une mission d'enseignement d'un mois, jusqu'en 1988.

En 1971, eut lieu le premier concours d'admission en faculté de médecine avec un *numerus clausus* pour chaque CHU. Certains étudiants étaient les fameux *reçus-collés* : ils avaient une note supérieure à la moyenne mais étaient collés dans le CHU, qu'il avait choisi ; ce fut le cas de mon fils Philippe, à Cochin ; il était reçu avec 12,45 sur 20, et 251ème sur la liste mais l'UER Cochin n'en prenait que 250 en médecine, les 20 suivants pouvaient faire dentaire ou redoubler pour passer un 2ème concours ; désespéré, je téléphonai au Pr. Jean Loygue, président des conseils de Faculté ; il me confia que le quota prévu à l'UER Bichat n'avait pas été atteint et que Philippe avec 12,45 sur 20 serait accepté en 2ème année ; ce qui advint au grand soulagement de Philippe... et de son père !!!

Il s'inscrivit pour cette année à Bichat puis demanda ultérieurement son transfert à Cochin. Je vouais donc une vive reconnaissance à Jean Loygue d'avoir guidé Philippe vers ce choix judicieux et de lui avoir évité les affres d'un deuxième concours.

Puis, j'ai eu l'immense joie de voir mon fils Philippe, nommé interne des hôpitaux de Paris en 1975 et ma fille Brigitte, interne des hôpitaux psychiatriques tandis que notre fille aînée Dominique, élève de Sciences-Po avait obtenu une maîtrise de droit à l'université de Princeton.

En 1970 [date à vérifier, c'était avant 1975], un de mes collègues, le Pr. Valette, de l'hôpital Rothschild, revenant d'un stage au Canada, voulut appliquer à Paris, comme dans ce pays cousin, une évaluation des enseignants ; il demanda aux étudiants du CES de radiologie de cocher, sur une liste des professeurs, en face de leur nom, s'ils voulaient (+) plus, (-) moins ou (=) autant de cours. Guy Pallardy et moi, avons eu la surprise d'être les deux premiers, (152+ et 155+ voix sur 165) ce fut, pour moi, une réhabilitation après mon échec à l'agrégation en 1966; le résultat de ce test fut, par contre, très mal supporté par beaucoup de nos collègues et l'expérience ne

fut plus jamais renouvelée.

Bien que responsable de la deuxième année du CES de radiologie et titulaire de près de quinze cours magistraux dans le cursus du CES de radiologie, mon poste de chef de travaux de radiologie fut supprimé et je repris du service en anatomie auprès du Pr. Claude Aaron, successeur de son maître, le Pr. Huart, anatomiste érudit et très cultivé. Fin 1980, il me demanda un jour si j'avais compris les termes sibyllins de l'invitation que nous avait envoyée le Pr. Lucien Leger, pour sa réception à l'occasion de son départ ; cet illustre chirurgien, très imbu de sa personne, avait ajouté ces trois lettres : p.p.c

«Comment, vous, un élève des jésuites, ne savez-vous pas que les nobles, fréquentant Versailles, avaient l'habitude, avant de rejoindre, en été, leur château de province de faire une réception parisienne, «pour prendre congé»... p.p.c., vous ne serez pas étonné que notre orgueilleux chirurgien-barbier les imitât !!!»

En 1984, les postes à mi-temps de maître de conférence furent supprimés...

Mes pairs, radiologistes des hôpitaux et professeurs titulaires acceptèrent alors de se battre pour moi. Ils demandèrent un poste de professeur associé en radio-anatomie (nouveau titre donné «au professeur à titre personnel»); je dois dire que tous mes amis des hôpitaux se sont investis pour cette nomination, et tout particulièrement les professeurs Jacques Sauvegrain et Clément Fauré, Claude Aaron, Guy Pallardy et surtout François et Annick Pinet de Lyon. C'est le Pr. Jean Loygue qui, par téléphone, m'annonça ma nomination à 11 heures du matin, le 15 juin 1985. Mieux vaut tard que jamais!

Nommé membre d'honneur de la société de radiologie en 1988, je reçus la médaille d'honneur en 2005 ; et, à l'instigation de mon meilleur interne et ami le Pr. Sbihi, je deviens membre d'honneur de la Société marocaine de radiologie à l'occasion du congrès international de Marrakech en 2008. Depuis 1990, date de ma retraite, [à l'invitation de Jean-François Moreau], je continue à donner des cours de radiologie aux externes de l'hôpital Necker-Enfants malades, ce qui m'encourage à rester et à me maintenir jeune !!!!!

Jetant un regard en arrière sur ma vie, je devrais être satisfait de ce parcours un peu chaotique parfois... et, pourtant, je souffre de deux échecs : le premier, de n'avoir pas pu rejoindre la France libre en 40 d'abord et en 43 ensuite ; le deuxième, de n'avoir pas su transmettre à mes enfants toutes les traditions que mes parents m'avaient transmises; cet échec me poursuit depuis 30 ans... car je n'ai pas encore intégré les citations de Confucius: l'expérience est une bougie qui n'éclaire que celui qui la porte ou encore celle-ci : ton fils n'est pas ton fils ; il est le fils de son temps ! Traditions religieuses... Comment mes amis, certains confrères ont-ils fait pour rester en symbiose avec leurs descendants ? cela reste pour moi une énigme, sans réponse... élevé dans cette tradition judéo-chrétienne, creuset de la civilisation occidentale, qui a mené le monde depuis vingt siècles, j'ai cru que mon exemple, ma vie suffirait, la réponse est NON ; même si les chinois ont inventé la poudre et les égyptiens construit les pyramides, ils n'ont pas fait la plus grande découverte de tous les temps, l'électricité, origine de toutes les nouvelles technologies informatiques et autres, qui évoluent depuis vingt ans selon une courbe asymptotique vertigineuse ; alors, oui! j'ai gardé les convictions de mon enfance, d'abord par fidélité à la tradition familiale que mes parents m'ont transmises, ensuite par besoin de faire partie d'une communauté qui, où que ce soit, m'entoure, car où que je fus, surgissaient des relents de la barbarie nazie, dont j'avais, comme malgré-nous, porté l'uniforme, ensuite parce que je cherche depuis 60 ans le secret de la vie et que je n'ai pas trouvé de réponse... si ce n'est dans le message du Christ: l'égalité spirituelle de tous les hommes et ce commandement «Aime ton prochain comme toi-même». Les chrétiens furent les premiers à affranchir les esclaves... les négriers du XVIIe siècle avaient oublié ce message... et puis voir une graine microscopique, perdue depuis des années dans la pierraille, germer dans la terre et donner une fleur, reste pour moi une énigme... est-ce le hasard ou la nécessité, comme le prétend J. Monod dans son livre??? Est-ce le résultat de la «soupe originelle» de Joël de Rosnay ? Ou étions-nous programmés

selon le «principe anthropique» du mathématicien Trin Xuan? Je crois que nous ne sommes pas le fruit du hasard et que la science en soi ne peut pas seule répondre à cette question qui, par essence, est métaphysique et que les scientifiques purs et durs refusent de faire fonctionner leur hémisphère cérébral droit intuitif et ne peuvent plus ou ne veulent plus s'émerveiller devant la beauté d'une fleur d'iris, vue à contre-jour au lever du soleil ou celle d'un arc en ciel après une pluie bienfaisante; je sais que vous n'adhérerez pas à mes propos et je m'excuse d'avoir exposé mes convictions... peut-être aurais-je dû le faire, il y a longtemps.??? Cette profession de foi fait partie de mon personnage, très complexe et complexé, avec ses défauts et ses qualités, personnage que j'ai essayé de dépeindre avec le plus de fidélité possible, sachant qu'à force de ressasser mon passé, j'ai dû certainement déformer des faits, les croyant maintenant véridiques; je n'en veux pour preuve que mon équipé de Mannheim, vécu avec mon ami Pierre Cordier; j'étais persuadé avoir monté, avant l'arrivée de la section française, un petit hôpital avec les médecins italiens et un dentiste polonais, découverts dans le camp à mon arrivée ; ce qui était totalement faux ; Pierre, dont la mémoire était excellente, rectifia les faits que confirma en 2007 une ambulancière, Gaud Bentegeat ; cet «hôpital» fut organisé, après l'arrivée de la section Croix-rouge française, par un médecin canadien, qui m'avait embauché pour récupérer dans des réserves allemandes, le matériel médical nécessaire pour équiper l'infirmierie du camp; « testis unus, testis nullus - un témoin, pas de témoin - ce proverbe romain, lui, reste toujours vrai... aussi ai-je tardé à faire ce voyage dans le passé, par peur d'une défaillance de ma mémoire, par peur de me découvrir encore plus coupable...

Et pourtant, il m'arrive souvent de penser à mon odysée, que j'ai longtemps cachée à mon entourage professionnel ; ce secret silence n'a fait qu'augmenter le remord, la souffrance parce que ce silence était comme un soupçon ! un soupçon intolérable... qui fut parfois à l'origine d'un échec... Tel que le refus de ma nomination comme président de la Société française

de radiologie... de la part d'un collègue grand résistant...

Puissent ces quelques lignes me libérer, enfin, de cette vieille et lancinante chape, faite de honte et de remord, prête, comme l'hydre à sept têtes à ressurgir à toute occasion...

- Cette histoire, je l'ai écrite, afin que ma femme, mes enfants, mes petits enfants sachent...

- Je l'ai écrite, sous ce titre, parce qu'il m'avait été, en partie, suggéré par Camille, ma petite-fille...

- Je l'ai écrite, aussi, pour satisfaire le souhait de quelques proches parents: de ma belle-sœur, dont le mari Joseph Rovin, grand résistant, déporté à Dachau m'avait totalement compris, de Pierre Chassagne, qui m'a vivement encouragé à dévoiler mon parcours

- Je l'ai écrite enfin pour «obéir» aux amicales et pressantes sollicitations de Maurice Natta, lorsqu'il me remit la croix d'officier de la Légion d'honneur en août 2004; je me souviens de la réponse que je lui avais faite à cette occasion: «... Pour effacer le complexe et le sentiment de culpabilité d'un Alsacien égaré à Paris, il faut que la capitale reconnaisse le drame de ces «soldats oubliés» de l'Est vers lesquels ne s'est pas encore tourné le devoir de mémoire de la patrie...».

C'est maintenant chose faite... depuis que Nicolas Sarkozy le 8 mai 2010, à Colmar, a déclaré, je le cite «Je suis venu réparer une injustice...». et il a poursuivi par ces paroles qui rejoignent, presque mot pour mot, ma phrase écrite plus haut: «La pire des souffrances fut celle qui a été la plus occultée; le silence qui s'est fait autour d'elle n'a fait qu'ajouter à la douleur, parce que ce silence était comme un soupçon...». et il a ajouté: «les malgré-nous ne sont pas des traîtres».

Merci, Monsieur le Président ! Enfin....

Mais, malgré la victoire des Alliés et la fin de cette guerre, je garde un mauvais souvenir des années 45,46 et 47 ; j'ai dû me battre pour sauver l'honneur de mon père, accusé à tort de collaboration alors qu'il avait sauvé les biens meubles de très nombreux expulsés et juifs alsaciens. J'espère que mes enfants qui l'ont un peu connu savent qu'il ne pouvait en aucun cas adhérer au régime nazi ; politiquement, il faisait partie de cette tranche du centre catholique qui, bien que régionaliste, avaient totalement condamné en 1936 les quelques autonomistes excités du parti UPR ; son père, député du Landtag d'Alsace, avait reçu Poincaré à Thann en novembre 1918 et avait demandé avec d'autres le ralliement de l'Alsace à la France...

Il n'a donc jamais adhéré aux théories nazies, averti par son ami Hackelsberger, mort dans les geôles nazies. Mais Il a été pris dans la tourmente pour plusieurs raisons ; d'abord, il a voulu défendre sa femme, accusée à tort d'être juive, par son père qui, ayant opté pour la France en 1899 s'était engagé comme volontaire en 1914 avec ses 2 fils- puis [phrase pas claire]. Il a accepté de faire les inventaires des expulsés- après avoir fait un voyage à Paris pour demander à la chancellerie ce qu'il devait faire!!! Il a cru naïvement un fonctionnaire qui ignorait la situation en Alsace. Enfin, il a été catalogué pro-allemand et nazi en raison de la visite inopinée, fin juin 1940, du général allemand Guderian, qui avait connu mon père en Russie en 1916-17 et qui avait facilement retrouvé sa trace... Des Remy en Alsace, il y en avait pas beaucoup, nous étions à cette époque, je crois, les seuls....

Recevoir à cette date, un général allemand, avec son escorte envahissant son jardin, était aux yeux des Alsaciens très, très suspect. Mon père ne l'avait pas invité et malgré les réticences impuissantes de ma mère, manifestement, il ne pouvait pas le mettre à la porte ; je pense que cette visite fut le début d'un violent ostracisme à l'égard de mon père ; je n'en veux pour preuve que la réflexion désagréable que m'avait faite, en août 1940, à mon retour, Wassmer, notre ami photographe,

à l'occasion d'une prise de photo d'identité « Tu sais que ton père a reçu un général allemand... Tout Cernay en a parlé». J'ai essayé de lui décrire les circonstances de cette «réception» mais en vain.... Je n'ai pas pu le convaincre... Et pourtant, il fut pendant près de 30 ans son fidèle collaborateur à la société de gymnastique dont mon père était président ; il était toujours son invité privilégié à la chasse ; c'est lui qui avait tourné le film de la battue du Vieil Armand ainsi que celui des obsèques de mon Grand-Père, film que j'ai transposé en DVD.

A partir de cette date, tout fait et geste de mon père fut entaché d'une forte suspicion de collaboration. Toutes les apparences jouaient contre lui : il s'était avéré que son second clerc, employé depuis 18 ans à l'étude, ainsi que le fermier qui exploitait la propriété de Wattwiller étaient pro-allemands ; enfin, sa situation fut aggravée, paradoxalement, en 44, par l'arrestation de mon frère, pour port illégal du béret basque ; interné à Schirmeck dans ce camp de redressement politique, réservé à tout suspect de francophilie ou d'homosexualité, il était susceptible d'être transféré dans le célèbre camp de concentration et d'extermination du Struthof !

Mon père, affolé et craignant le pire, put faire libérer son fils et son camarade de classe, interné en même temps que lui, grâce à l'intervention de ce fameux général Guderian... sous condition d'une incorporation immédiate!

Je ne sais pas ce que d'autres auraient fait à sa place, dans cette même situation ???

Cette intervention et sa photo, prise à l'occasion d'une réunion de la Société d'histoire dans une salle officielle décorée obligatoirement de la croix gammée, furent présentées comme preuve de son nazisme militant... Par son rival politique de toujours, un quincailleur de Cernay, franc-maçon notoire et militant du parti d'extrême-droite hyperpatriote... Accusation effarante de mauvaise foi.

Et puis, j'ai vu mon père, abattu, les larmes aux yeux, dès septembre 40 parce qu'il se sentait entraîné, à son insu, dans ce cercle vicieux, accusé d'être pro-allemand et... Pire encore, d'être nazi...

Pendant la durée du procès (chambre civique), outre mes préoccupations personnelles et universitaires, j'arpentais les couloirs de la chambre des députés, du Sénat ou l'antichambre du Garde-des-sceaux; je me souviens de mes angoisses à la veille du concours de l'internat de la Seine; j'avais rendez-vous avec le député de Strasbourg, Fontlup-Esperaber au Palais-Bourbon ; préfet de Colmar à la Libération, il connaissait mon père avant la guerre et avait consulté son dossier à Mulhouse. En retard de deux heures, il m'emmena au pas de charge jusqu'à la Madeleine à pied, pour me dire qu'il était en froid avec le magistrat de Colmar et qu'il ne pouvait rien faire; ce fut le même scénario chez mon cousin, le Général Ingold, chancelier de l'ordre de la Libération qui, comme Guderian, mais avec des raisons familiales, aurait pu atterrir avec les chars de Leclerc dans notre jardin... en 1944...!!!

L'appartement de ses parents à Colmar fut aussi sauvé par mon Père grâce à la complicité d'amis... Mais on ne refait pas l'histoire... défendre dans ces années un accusé de collaboration tenait du prodige et était compromettant... Un seul eut le courage de prendre rendez-vous au ministère de la Justice, avec une recommandation d'André Honnorat, ancien ministre de la Troisième République, ce fut le Dr. La courbe. Il le fit à 2 reprises, avant le jugement et après le non-lieu, pour soutenir la candidature de mon père au notariat de Niederbronn vacant; je n'ai su qu'en 1985, à la mort de mon oncle Paul Klein que son frère Gabriel Klein avait fait une démarche auprès du Garde des Sceaux de l'époque pour empêcher cette nomination.....!!! Fier d'avoir été un engagé volontaire de 14-18, son beau-frère l'avait non seulement abandonné mais encore accusé... Il est vrai qu'aucun de ses neveux, Gabriel et moi, n'avions pu choisir la France, comme lui, son frère et son père l'avaient pu facilement en 1914.

Le non-lieu, obtenu par l'avocat Mauser fut, pour mes parents une délivrance et pour moi plus qu'un soulagement ; car, jusque là, je vivais encore sous la hantise de cette incorporation, dans la honte d'avoir porté cet infâme uniforme ; ce fut donc une véritable libération, une re-naissance; à ma

nationalité retrouvée. Je me souviens de l'avoir fêtée avec du champagne - denrée rare à cette époque - en compagnie de Florian Carlo, le frère de Gaud, l'ambulancière que j'avais connue à Mannheim.....

Mais mes complexes de «malgré-nous» referont vite surface... pour persister longtemps, très longtemps après... A chaque émission télévisée concernant les années de guerre, l'occupation, les camps de déportés, la Shoah, la vue et le son des bottes allemandes, je sentais ressurgir tous les états d'âme des incorporés de force, les remords, la honte, la peur du soupçon.

Cette mise à plat, ce voyage dans le passé, sans indulgence, avec l'impartialité et l'objectivité relatives qui me restent après tant d'années passées à les ressasser, pourra-t-elle m'apporter cette sérénité tant convoitée?

Ces préoccupations, douloureuses et humiliantes m'ont aussi fait négliger des devoirs de reconnaissance envers ceux ou celles qui m'avaient aidé dans des moments difficiles ; oui, j'ai manqué souvent de courage et montré une certaine ingratitude envers eux ; ce fut le cas pour Bertel Steimel, ma logeuse de Fribourg. Elle était la sœur de Fritz Kiefer qui fut de 1916 à 1918 l'ordonnance de mon père, alors mobilisé comme lieutenant «allemand» en Russie. Ce Kiefer tenait un restaurant et une boucherie à Sankt.Georgen, un faubourg de Fribourg. Bertel, veuve de guerre - son mari était mort en Pologne dans les premiers mois du conflit - m'avait loué une chambre et me nourrissait le soir avec les victuailles glanées chez son frère boucher ; certes, après la guerre, mes parents avaient manifesté leur reconnaissance en l'invitant souvent à Mulhouse. Moi, je lui ai écrit et ne l'ai revue qu'une fois en 1956, au cours d'un voyage sur le Rhin, avec Odette et mon fils Philippe; ce voyage s'est terminé d'une façon si cocasse qu'il mérite d'être raconté. Sur les conseils de ma bienfaitrice, j'avais acheté à Fribourg un superbe «Telefunken» à quatre hauts-parleurs qui trônait, à coté de Philippe, sur la banquette arrière de notre Simca«Aronde»; en passant la frontière, avec l'honnêteté et la naïveté candide héritées de mon père, je

déclarai mon achat au douanier de service ; malheur m'en prit : il était 22 heures et son supérieur, seul habilité à régler de tels problèmes inhabituels et rarissimes (les Alsaciens ne déclaraient jamais rien), était parti se coucher ; ne voulant pas le réveiller, et après avoir longuement réfléchi, il me conseilla de retraverser le Rhin pour passer la frontière, 30 kilomètres plus au nord, à Neuf-Brisach et... surtout, de ne pas déclarer à son collègue l'achat du poste radio... Il me précisa que le poste douanier était très mal éclairé... Donc camouflage facile de l'objet litigieux;...je repris le volant et mon courage à deux mains pour suivre ses indications, pour le moins, surprenantes pour un représentant de l'ordre frontalier!!! Le douanier allemand, perplexe, ne comprenait pas pourquoi je faisais le trajet inverse... et nous arrivons une demi-heure plus tard à la douane de Neuf-Brisach ; je plaçais ma voiture sous le lampadaire blafard ; le douanier me demanda «Avez- vous du matériel photographique à déclarer?» - «Non». - «Autre chose?? - «Des culottes de cuir bavaroises pour mon fils» «c'est bon, passez!!» Et nous repartons, soulagés avec notre cargaison de contrebande et la bénédiction du fonctionnaire !!

Moralité : dans l'administration douanière, le sommeil du supérieur hiérarchique est sacré!!

Et puis, j'ai aussi montré mon ingratitude envers les amis de mon père, André Hug et sa femme, qui m'avaient si chaleureusement reçu à Berlin ; je leur ai envoyé qu'une seule lettre mais je ne me suis jamais préoccupé de leur devenir ni de celui de leurs deux filles et encore moins de leur amie qui m'avait procuré le tampon de Himmler... pourquoi? Parce qu'ils étaient Allemands? J'avais peur ? je voulais oublier? Ou étais-je trop préoccupé par mes problèmes personnels et familiaux??

J'ai revu André Hug à Paris en 1965, lors d'un voyage qu'il avait fait en compagnie de mon Père ; tout en écoutant son récit de la chute de Berlin, vécue dans sa maison à Wannsee, avec sa femme et leur domestique russe... je lisais dans ses yeux comme un amical mais douloureux reproche, celui de

n'avoir pas fait le voyage de Berlin, pour revoir sa femme, avant son décès et lui témoigner ma reconnaissance !!! Il est vrai que ces trois années après-guerre, je les avais consacrées à la réhabilitation de mon père et à mon insertion universitaire et parisienne...

Enfin, j'ai manqué de courage en 1983, lorsque le médecin Hans Kinckel m'avait demandé de recevoir son fils de 18 ans pendant un mois à Barriac pour l'initier à la langue française; n'ayant plus nos enfants avec nous, je craignais de lui infliger la présence continue d'adultes âgés, sans intérêt pour lui ; je lui avais procuré des adresses d'organisations d'échanges franco-allemandes, recommandées par Joseph Rovin. Non, il voulait nous l'envoyer. Il ignora donc mes adresses et interrompit brutalement nos relations épistolaires... Voilà mes très douloureux regrets, cachés au fond de moi-même, au fond de ma mémoire encore... trop fidèle...

**Q**uant à ma carrière hospitalo-universitaire de 1945 à 1990, date de ma retraite, elle mérite aussi quelques pages de souvenirs, émaillés d'anecdotes.

Les quelques lignes qui suivent sont un bref résumé de ces années fertiles. En effet, les radiologistes de ma génération ont vécu les grandes révolutions de notre spécialité, de la scopie à l'amplificateur de brillance et au radio-cinéma, de la simple tomographie linéaire au Polytome à balayage complexe, de l'échographie-A à l'écho-B et 3-D, du scanner primitif au scanner à 128 barrettes, de l'IRM morphologique à l'IRM fonctionnelle, de l'angiographie standard à la coronarographie par angioscan, du lavement baryté à la colonoscopie virtuelle... cette évolution fulgurante, je l'ai vécue d'abord en tant que radiologiste mais aussi en tant que conseiller technique de Massiot, puis de Philips... nous avons vécu une transformation radicale de notre profession, transformation qu'à ma connaissance, aucune autre spécialité médicale n'a subie et qui sera le thème de quelques chapitres supplémentaires, retraçant ma vie de spécialiste hospitalo-universitaire à plein temps, de 1945 à

1990, relatant l'essai avorté d'un changeur de film et, surtout, l'ébauche d'un tomographie circulaire en 1954 avec Massiot, ancêtre du Scanner dont la réalisation aurait nécessité un ordinateur et des détecteurs que le CEA<sup>1</sup> d'Orsay avec qui je travaillais alors, n'avait pas encore!!!! La surface de détection de l'image comportait seulement 10 000 pixels dont l'analyse, pour le calcul de l'image, nécessitait un ordinateur, occupant à lui seul une pièce de 60m<sup>2</sup>... L'ordinateur adéquat apparut 20 ans plus tard et permit l'exploitation de la géniale invention de Hounsfield en 1972, la tomодensitométrie, récompensée par le prix Nobel de médecine en 1979.....mon prototype venait trop tôt !!!!!

Ces souvenirs, pleins d'anecdotes, feront l'objet de ce dernier chapitre.

---

1 Commissariat à l'énergie atomique